Mission et espace missionnaire

Les bases matérielles de la conversion

Mission and missionary space. The material basis of conversion

Misiones y espacio misionero. Las bases materiales de la conversión

Carlos Zerón

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/26772>

DOI : 10.4000/assr.26772

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 2015

Pagination : 307-334

ISBN : 978-2-7132-2468-3

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Carlos Zerón, « Mission et espace missionnaire », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 169 | Janvier-mars 2015, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/26772> ; DOI : 10.4000/assr.26772

Carlos Zerón*

Mission et espace missionnaire

Les bases matérielles de la conversion

Les *aldeamentos* ont été le résultat d'une stratégie de conversion des Amérindiens développée par les missionnaires jésuites, dans l'Amérique portugaise, après les échecs successifs des missions volantes, d'abord, et, ensuite, du rapprochement des *aldeias*¹ indigènes des villes coloniales : elles présupposaient un relatif isolement de la société coloniale par des privilèges juridiques et par une certaine autonomie économique, sous la tutelle des missionnaires².

Le succès de ce modèle développé par le jésuite Manuel da Nóbrega dans la capitainerie de São Vicente, vers le milieu du XVI^e siècle, l'a fait adopter ensuite dans plusieurs régions. À la fin du XVII^e siècle, les *aldeamentos* et *reducciones* jésuites délimitaient une grande circonférence à l'intérieur de l'Amérique du Sud – São Vicente, Paraguay, Chiquitos, Moxos, Maynas, le long des fleuves Orénoque et Amazone et dans le sertão brésilien –, laquelle s'interposait entre la côte du sous-continent, principalement tournée vers l'économie-monde européenne, et l'intérieur, pas encore intégré à ce système socio-économique.

Bien que le modèle des réductions ait subi des adaptations dans chacune de ces régions, selon les dynamiques des processus corrélatifs de formation territoriale et d'incorporation de l'Indien à l'économie et à la société coloniales, les caractéristiques originales qui le définissaient se sont préservées tout au long de la période coloniale, soit un gouvernement temporel des Indiens assuré par des privilèges juridiques et par l'autonomie économique. Selon ce que le Procureur général des missions du Maranhão, M. Bento da Fonseca, a constaté à la veille

* Je remercie le MCT/CNPq de m'avoir octroyé la bourse de recherche qui a rendu possible ce travail.

1. La documentation tend à distinguer entre les *aldeias* des Indiens et les *aldeamentos* institués par les Portugais où, le plus souvent, se trouvent des Indiens originaires de tribus diverses. Nous suivrons ici cette distinction.

2. À propos de cette forme de gouvernement, voir mon livre *Ligne de foi*. La Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société coloniale en Amérique portugaise (XVI^e-XVII^e siècles). Paris : Honoré Champion, 2009 (éd. brés. : São Paulo : Edusp, 2011).

de l'expulsion des jésuites : « Ce gouvernement des Indiens est en place non seulement au Maranhão, mais également au Brésil et partout, à ma connaissance. Les missionnaires de la Compagnie adoptent ce même gouvernement dans la Province du Paraguay, dans celle du Pérou, dans leurs missions des Moxos, dans celles de Quito, dans les missions du fleuve Amazone et finalement dans celle du nouveau royaume de Grenade, dans le fleuve Orénoque »³.

La proposition du présent article est d'analyser les caractéristiques et les variations historiques du modèle de la réduction à partir de son *programme architectural*, en observant comment il a englobé et ensuite conditionné des aspects corrolaires qui le sous-tendent, soit un projet de *catéchèse* et de *conversion* des Indiens qui possède lui-même comme condition préalable leur *civilisation* (« *police* ») grâce à la *discipline* acquise par le régime de *travail* qui s'y est imposé.

Il ne sera pas possible d'offrir une perspective plus large de l'objet en examen, malgré l'implantation globalisée de la Compagnie de Jésus dès le XVI^e siècle, en raison du manque de données consistantes sur les missions en Asie et en Afrique, bien que nous puissions inférer qu'à Baçaim et Chorão, en Inde, un système similaire à celui de l'*aldeamento* s'est développé⁴. De toute façon, les emprunts paraissent avoir été moins importants dans ces deux continents : nous nous limiterons, donc, à observer l'espace sud-américain, où ils ont été plus intensifs.

Or, cette étude plus restreinte doit elle aussi faire face à quelques limitations historiographiques.

Tout d'abord, la perception fragmentée des processus historiques qui caractérise les historiographies confessionnelles, régionales ou nationales, ayant conduit à la rupture du fil historique des connexions et des adaptations que le modèle des réductions a intégrées dans les différents contextes américains. Et, pourtant, la circulation et l'appropriation de ce modèle étaient claires, délibérées et conscientes pour les missionnaires et les administrateurs coloniaux des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Au-delà du constat de Bento da Fonseca, je cite deux autres

3. « Notícia do governo temporal dos índios do Maranhão e das leis e razões porque os senhores reis o cometeram aos missionários, e em que consiste o dito governo, chamado temporal, que exercitam os missionários sobre os índios » (1753). In Moraes, A. J. de Mello. *Chorographia historica, chronographica, genealogica, nobiliaria e politica do Imperio do Brasil*. 5 vols. Rio de Janeiro : Typographia brasileira, 1859-1863, vol. IV, p. 171. Dans la région du fleuve Orénoque, les Franciscains et les Capucins sont intervenu sur des bases similaires. De Barandiarán D. « El Orinoco amazónico de las Misiones jesuíticas ». In Del Rey Fajardo J. (éd.). *Misiones jesuíticas en la Orinoquia*. Vol. II. San Cristóbal : Universidad Católica de Táchira, 1992, p. 259-260. Calderón Trejo E., « L'urbanisme et l'architecture au Venezuela ». In Gutierrez R. (dir.), *L'art chrétien du Nouveau Monde*. Le Baroque en Amérique Latine. Paris : Zodiaque, 1997, p. 244.

4. Marcocci G., *L'invenzione di un impero. Politica e cultura nel mondo portoghese (1450-1600)*. Rome : Carocci editore, 2011, p. 119. Xavier, Ângela Barreto. *A invenção de Goa*. Poder imperial e conversões culturais nos séculos XVI-XVII. Lisbonne : Imprensa de Ciências Sociais, 2008, p. 299.

exemples. D'abord, le fait très connu que les instructions pour la fondation des réductions au Paraguay mentionnaient expressément la réduction de Juli, au Pérou, en tant que modèle à suivre.

Dans ce cas, il faut encore mieux éclaircir le lien entre les informations qui circulaient sur le succès des entreprises de Manuel da Nóbrega, soutenues par le Gouvernement général⁵, au Brésil – que José de Acosta mentionne, mais dont il refuse la solution pour le Pérou⁶, en insistant sur l'utilisation du modèle européen de missions volantes, testé et rejeté par Nóbrega – et la pression conjointe que le Vice-roi Francisco de Toledo et l'archevêque Loayza ont exercée afin que les Jésuites acceptent les *doctrinas de indios* (doctrines d'Indiens) de Santiago del Cercado et Juli, au Pérou, dans l'intention de commencer à réorganiser l'espace andin sur la base du modèle des réductions.

Un deuxième exemple concerne la relation existante entre les missions franciscaines et les réductions jésuites, au Paraguay, également connue, mais encore mal éclaircie⁷.

Pour ce qui est particulièrement de la capitainerie de São Vicente, où les premières expériences réussies se sont développées, les différentes études existantes⁸, toujours limitées à cette région, consolident indubitablement la thèse célèbre de l'isolement géographique du plateau *piratiningano*, de sorte qu'aucun de leurs auteurs n'identifie dans les expériences conduites par les Jésuites dans cette région l'origine du modèle de réduction qui sera diffusé. Lorsque la perspective régionale a été dépassée, elle s'est arrêtée à la frontière nationale, comme

5. Après la diffusion du modèle développé dans la capitainerie de São Vicente pour le reste de la côte luso-brésilienne, une commission composée du gouverneur général, de l'évêque et des principaux Jésuites, en 1584, a approuvé que ces derniers assument le gouvernement *spirituel et temporel* des villages royaux. Cette décision a été confirmée par une loi royale trois ans plus tard, donc dans la période dite de l'Union des deux Couronnes. Archivum Romanum Societatis Iesu (dorénavant : ARSI), *Lus.* 68, f. 343 e *Bras.* 15, f. 388r-v, § 40.

6. Broggio P., *Evangelizzare il mondo*. Le missioni della Compagnia di Gesù tra Europa e America (secoli XVI-XVII). Rome : Carocci, 2004, p. 106-113, surtout les notes 103 et 113. En 1576, quand les Jésuites ont pris en charge la mission, après la renonciation des dominicains (1571), il y avait 10 000 Indiens ; en 1579 on comptait 14 000 Indiens. L'intérêt des Espagnols a renforcé le principe de l'isolement des colonisateurs, ainsi que des juges *corregidores* et du clergé séculier. Ainsi, la mission a continué à s'agrandir : en 1581 on comptait plus de 15 000 Indiens, en 1584, 20 000.

7. Pour une première critique de l'affirmation de Louis Necker, selon laquelle, « dans ses aspects les plus fondamentaux, l'organisation jésuite adopta des institutions développées auparavant dans les villages franciscains » (*Indiens Guarani et chamanes franciscains*. Les premières réductions du Paraguay (1580-1800). Paris : Anthropos, 1979, p. 241), voir le compte rendu de son livre par Maxime Haubert, publié dans ces *Archives des sciences sociales des religions*, 1979, vol. 48, n° 2, p. 323-324. Voir également Gutierrez R., « Historia urbana de las reducciones jesuíticas sudamericanas: continuidad, rupturas y cambios (siglos XVIII-XX) », in Andrés-Gallego J. (coord.), *Tres grandes cuestiones de la historia de Iberoamerica*. Madrid : Fundación Mapfre Tavera ; Fundación Ignacio Larramendi, 2005, cd-rom, p. 25-26.

8. De José Joaquim Machado de Oliveira (1846), Benedito Calixto (1906), Luís Saia (1937, 1944), Sérgio Buarque de Holanda (1941), Leonardo Arroyo (1954), Aroldo de Azevedo (1959) et Pasquale Petrone (1995).

chez Lúcio Costa (1941) ou dans le grand œuvre du Jésuite Antônio Serafim Leite (1938-50). En ce qui concerne l'historiographie jésuite, d'ailleurs, où nous pourrions nous attendre à trouver les connexions établies dans la pratique par les missionnaires, il faut noter que son programme historiographique a choisi, depuis le XIX^e siècle, de segmenter les espaces selon leur organisation administrative en Provinces (Brésil, Paraguay, Pérou, Nouvelle Espagne etc.) et, à partir de celles-ci, s'est coulé définitivement dans le moule des histoires nationales.

Une deuxième difficulté a trait aux données provenant de la culture matérielle : il y a peu de recherches archéologiques systématiques et continues sur l'espace des réductions (ce qui finit par conférer un poids disproportionné aux sources écrites), et elles restent, de plus, enfermées dans ce modèle historiographique lié aux barrières nationales et régionales créées après le déclin des missions⁹.

Une troisième difficulté, enfin, a trait au manque de données démographiques sérielles sur la population des réductions, notamment en Amérique portugaise. Toutefois, les données existantes attestent suffisamment leur importance dans l'espace colonial. En estimant seulement un ordre de grandeur – dans un mouvement démographique régulièrement cassé, à chaque génération, par des épidémies et, d'une manière irrégulière, par les vicissitudes de l'économie coloniale et des guerres –, force est de constater que pendant les XVI^e et XVII^e siècles, la population indigène incorporée a été décisive dans la formation et la reproduction des sociétés coloniales sud-américaines. Au Brésil, elle n'a été dépassée par les Noirs et les métis qu'au début du XVIII^e siècle, tandis que les proportions sont restées largement favorables aux Indiens, dans l'Amérique de colonisation espagnole, malgré la chute démographique brutale du XVI^e siècle, qui a réduit son effectif à 10 % environ de la population originale. L'historienne Maria Luíza Marcílio est parvenue aux chiffres suivants, tenant compte seulement de la population incorporée à la société coloniale luso-brésilienne : en 1600 il y aurait à peu près 200 000 individus : 120 000 Indiens, 50 000 métis, 30 000 Noirs (avec un contingent urbain de 6 à 8 000 habitants) ; en 1700 ils seraient à peu près 500 000, dont une majorité d'Indiens : 200 000 Indiens, 150 000 Noirs, 150 000 métis et Blancs ; en 1800 il y avait 2 millions de Blancs et métis, 1,5 million d'esclaves noirs et 500 000 Indiens intégrés (et 1 million isolés)¹⁰. Ces chiffres

9. Je cite l'exemple d'une exception : Pereira I.A.M.C., *Em tudo semelhante, em nada parecido : uma análise comparativa dos planos urbanos das missões jesuítas de Mojos, chiquitos, Guaranis e Maynas (1607-1767)* (thèse de doctorat), Porto Alegre : Pontifícia Universidade Católica do Rio Grande do Sul – PPGH/FFCH, 2014, et du même auteur avec Arno Kern, *Missões jesuíticas coloniais : um estudo dos planos urbanos. Revista História em Reflexão*, vol. 2, n° 4, Dourados : UFGD, juil./déc 2008.

10. Marcílio M. L., « A população do Brasil colonial ». In Leslie Bethell, *História da América Latina*, São Paulo : Edusp ; Brasília : Fundação Alexandre Gusmão, 1998, 2^e éd., vol. II, p. 311-338.

sont normalement négligés par l'historiographie, que ce soit en raison de la prédominance de modèles explicatifs centrés sur la description des mécanismes d'accumulation de capital en dehors de la colonie, ou que ce soit – ce qui est plus compréhensible – en raison du manque de données fiables sur le contingent d'Indiens incorporés à la nouvelle société ; sachant que la synergie entre ces deux facteurs explicatifs constitue, au bout du compte, un troisième facteur.

Ainsi, dans l'Amérique de colonisation portugaise, l'historiographie s'est habituée, pour ainsi dire, à regarder seulement les villes et les moulins à sucre. Or, et même dans l'Amérique de colonisation espagnole, la *república de indios* a constitué une société parallèle, à part ; et encore moins les *aldeamentos* d'Indiens dans l'Amérique portugaise, qui pendant très longtemps ont servi aussi bien à la défense militaire du territoire conquis qu'à l'approvisionnement de main d'œuvre pour l'économie coloniale (fonctions dans lesquelles les Indiens pouvaient rencontrer des conditions de survie, en s'adaptant aux demandes de la société coloniale ¹¹).

Malgré les difficultés de l'estimation du nombre d'Indiens incorporés, surtout au Brésil, il est incontestable qu'ils ont joué un rôle fondamental dans la formation et dans la reproduction de cette société jusqu'au début ou au milieu du XVIII^e siècle au moins. La Couronne, les colons (*moradores*) et les Jésuites avaient de cela une conscience claire, dont la constance des expéditions de *descimento* ¹² et des disputes entre les *moradores* et les Jésuites en vue du contrôle des *aldeamentos royaux*, qui ont marqué la chronique de la société luso-brésilienne, constituent des indices plus que suffisants. Si cette conjoncture évolue vers l'importation de main-d'œuvre esclave d'origine africaine dans les régions les plus articulées à l'économie-monde (aux abords de Pernambuco, Bahia et Rio de Janeiro ¹³), elle a cependant gardé sa vigueur pendant toute la période coloniale, dans le plateau pauliste et au Maranhão et Grão-Pará, où la plus grande partie de la population indigène incorporée à l'économie et à la société coloniales se concentrait. La situation géopolitique des missions situées dans ces deux régions était équivalente, de ce point de vue, à celles qui étaient situées dans le reste de la grande circonférence missionnaire, du Paraguay à l'Orénoque.

11. Voir Almeida M. R. C. de, *Metamorfoses indígenas. Identidade e cultura nas aldeias coloniais do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro : Arquivo Nacional, 2003.

12. *Descimento* : transport vers le littoral des Indiens capt dans le *sertão* (arrière-pays) par les chasseurs d'esclaves, pour les sédentariser auprès des implantations coloniales (villes, moulins de canne à sucre). Le même mot est également employé pour les expéditions entreprises par les missionnaires jésuites, qui ramenaient les Indiens vers les *aldeamentos*, les fermes et les collèges jésuites.

13. Selon la phrase célèbre de Darcy Ribeiro, « Minas [Gerais] a été le nœud qui a attaché le Brésil et l'a rendu une seule chose » ; jusqu'alors l'Amérique portugaise était un archipel d'enclaves dans un vaste territoire occupé par différentes nations indigènes. *O povo brasileiro*. São Paulo : Companhia das Letras, 1995, p. 153.

Le programme architectural jésuite

Antônio Sepp von Rechegg¹⁴, qui a fondé la mission de São João Batista, dans la Province du Paraguay, en 1698, a consacré un chapitre de l'un de ses livres à l'« Ichnographie ou plan de la future mission ». Selon Sepp, « on devait éviter (...) les impasses et les ruelles, ainsi que les angles inutiles de maisons et les recoins ».

Afin que les constructions ne s'éparpillent pas ça et là, sans ordre et en conflit avec les règles de l'art architectural, et qu'elles se correspondent, bien disposées, sur une longue série, j'ai divisé la plaine ou la zone de la future réduction en deux parties égales, de façon à ce qu'une aile ou une partie de la réduction ait le même nombre de pieds géométriques de large que l'autre. La paroisse ou le temple et la maison des prêtres missionnaires occuperaient le centre de la place. Cette place serait le centre d'où les rues parallèles partiraient, équidistantes de l'un et de l'autre côté¹⁵.

Ensuite, Sepp justifie son souci de la fonctionnalité de l'espace urbain de la mission en vue d'assurer l'administration des sacrements, en cherchant le chemin « le plus court, pour éviter que le malade ne décède sans recevoir le Viatique, en raison des tours inutiles qui retardent la marche du ministre de Dieu ».

Toutefois, Sepp se préoccupait également d'assurer la visibilité et le contrôle des Indiens. Dans ce cas, le combat contre la polygamie¹⁶ constituait une difficulté particulière. Sans pouvoir intervenir dans l'organisation et dans l'utilisation de l'espace intérieur des demeures indigènes, aux débuts de la mission, il les décrit sur un ton réprobateur :

petite salle, cuisine, chambre et cave sont toutes la même chose, c'est-à-dire, rien d'autre qu'une hutte de chaume ténébreuse. Père et mère, frère et sœur, enfants et petits-enfants, quatre chiens et trois chats dorment là-dedans, et un nombre encore plus grand de souris et de rats, et les grillons et certains coléoptères pullulent, que l'on appelle au Tyrol les cafards et les myriapodes¹⁷.

14. Antônio Sepp von Rechegg (1655-1733) est rentré dans la Compagnie en 1674 ; il est arrivé en Amérique en 1691 et a fondé la réduction de São João Batista en 1698.

15. Sepp, Antônio. *Viagem às missões jesuíticas e trabalhos apostólicos*, São Paulo : Livraria Martins Editora, 1943, p. 208.

16. Selon Norberto Levinton, « la modification introduite par les prêtres consiste purement et simplement dans la matérialisation, par une sorte de cloison, de la séparation entre les unités familiales. Cependant, il ne s'agit ni du passage de la polygamie à la monogamie, ni de la rupture des anciens liens de parenté ». En ce sens, il rappelle l'observation du capucin Claude d'Abbeville : « (...) quoy que la Poligamie soit permise aux hommes, la plus part neanmoins se contentent d'une seule femme. Il n'y a que ceux qui veulent estre estimez entre eux qui en prennent plusieurs : et de ce fait ceux là sont reputez les plus grands et sont ordinairement Principaux des villages », Levinton N. *La arquitectura jesuítico-guaraní. Una experiencia de interacción cultural*, Buenos Aires : SB, 2008, p. 15. Abbeville C. *Histoire de la mission des pères capucins en l'isle de Marignan et terres circonvoisines où est traicté des singularitez admirables, des moeurs merveilleuses des indiens habitants de ce pais*. Paris : F. Huby, 1614, p. 278.

17. Sepp A., *Viagem às missões jesuíticas e trabalhos apostólicos*, *op. cit.*, p. 120.

Toutefois, en exprimant de la compassion en même temps qu'il justifie sa mission, ajoute-t-il : « mon cœur se remplit de consolation indicible toutes les fois que je suis devant l'une de ces crèches de mon Seigneur Jésus¹⁸ ».

Visibilité et contrôle disciplinaire des Indiens, cloisonnage et fonctionnalité des usages sociaux des espaces : les unes et les autres choses s'assureraient par « l'ordre » provenant de l'obéissance aux « règles de l'art architectural ». L'ichnologie de la mission de São João Batista renvoie, donc, à un assemblage sacramentel, moral et politique ordonné, rendu matériellement réalisable par un programme architectural qui se donnait le but ultime de réaliser le « bien commun », dans son acception thomiste. C'est en ce sens qu'Antonio Ruiz de Montoya avait défini la réduction, un demi-siècle plus tôt :

Nous désignons par le nom de réductions les *pueblos* d'Indiens, qui, en vivant à leur ancienne manière sur les collines, les montagnes et dans les vallées, dans des ruisseaux cachés, dans seulement trois, quatre ou six maisons, séparés à une, deux, trois lieues et plus d'autres Indiens, l'action des pères les a réduits à de grands villages et à une vie politique et humaine¹⁹.

Le moyen de réalisation de ce programme se trouve exposé et justifié par Manuel da Nóbrega dès 1556-57, dans son *Dialogue sur la conversion du gentil*, et dans une lettre²⁰ qu'il a écrite en 1558 : ceci concernait l'exercice du gouvernement temporel sur les Indiens des *aldeamentos*, par lequel les missionnaires pourraient imposer la discipline du travail constant, associée à des punitions, dans une ambiance relativement isolée de la société coloniale. Il nous manque toutefois des travaux d'archéologie dans les sites où des *aldeamentos* ont été mis en place au Brésil²¹, qui puissent nous révéler leur ordre matériel, leur réalité architecturale²².

18. *Ibid.*

19. Montoya A. R. de, *Conquista espiritual hecha por los religiosos de la Compañía de Jesus, en las provincias del Paraguay, Parana, Vrugay y Tape*. Madrid : Imprenta del Reyno, 1639, p. 6.

20. Publiés dans *Monumenta Brasiliae*. 5 vols. Rome : Monumenta Historica Societatis Iesu, 1957-1968, vol. 2, docs. 51 et 66.

21. Les *aldeamentos* créés dans les grandes propriétés privées qui données aux jésuites sont considérés comme des *fazendas* et non comme des *aldeamentos* (villages). Dans la capitainerie de São Vicente, les *aldeamentos* du patronage royal ont été celui de Pinheiros, de Barueri, de São Miguel, de Guarulhos, de Escada et de Peruíbe, tandis que les *fazendas* des jésuites ont été celles de São José, de Itaquaquecetuba, de Embu, de Carapicuíba et de Itapeperica. Au Maranhão et Grão-Pará, l'expansion du système d'*aldeamentos* a eu lieu au XVIII^e siècle, ayant atteint une population comparable à celle de São Vicente seulement à la veille de l'intervention de Sebastião José de Carvalho e Melo, le futur Marquis de Pombal. Dans le reste du Brésil, c'est-à-dire, dans une bande littorale discontinue entre Pernambuco et Rio de Janeiro, la population indigène a été décimée plus rapidement, surtout celle qui vivait dans les *aldeamentos*, en raison de la propagation de maladies liées à la concentration de la main-d'œuvre coloniale. C'est pourquoi elle a été progressivement remplacée par des esclaves d'origine africaine.

22. Dans les sept missions qui ont appartenu à l'ancienne Province jésuite du Paraguay, aujourd'hui situées au Brésil, les plus grands efforts ont été entrepris par Arno Alvarez Kern.

Le mandement du premier gouverneur général, en 1548, comportait déjà des instructions sur les *aldeamentos*, mais il ne précisait ni leur forme ni leur fonctionnement. Il est possible qu'au cours du dernier quart du XVI^e siècle, ils aient assumé une forme rectangulaire, l'église placée sur l'un des côtés à l'une des extrémités, en adaptant ce qui était prescrit dans les *Ordenanzas*²³ de Philippe II en 1573. Mais, selon Pasquale Petrone,

l'interprétation de la documentation insuffisante qui peut fournir des éléments sur l'habitat conduit toutefois à la conclusion que la forme prédominante aurait été celle de la *dispersion*, ce qui est valable surtout pour les *aldeas* du patronage royal, jusqu'au début du XVIII^e siècle et pour la totalité des *aldeamentos*, notamment au cours du XVIII^e siècle²⁴.

Cela expliquerait les observations de quelques voyageurs du XIX^e siècle, notamment Carl Friedrich Philipp von Martius, sur l'*aldeamento* d'Escada, et d'Augustin de Saint-Hilaire, sur celui de Pinheiros, à partir desquelles Pasquale Petrone infère la « définition embryonnaire de quartiers ruraux²⁵ » autour d'eux. Ce qui n'empêchait pas qu'il y ait un centre de référence marqué par la présence de l'église, « toujours dans une position de prédominance, toujours plus élevée que le reste du noyau », la place en face répétant « quelque chose de "l'ocara" [place à l'intérieur de l'*aldeia*] indigène²⁶ ». La résidence des religieux se situerait à côté de l'église – ce qui peut encore être constaté à Embu et à Escada – et, autour de la place, des maisons liées entre elles – « fait qui, encore une fois, quoiqu'avec des réserves, évoque Lois des Indes²⁷ ». Mais, « dans la plupart des cas, au moins l'un de ses angles était fermé, comme l'on peut observer à Barueri, à Embu, à Escada et à Itaquaquecetuba²⁸ ».

Dans la transposition du modèle de réduction, des *aldeamentos* du Brésil aux *doctrinas* du Pérou et aux *reducciones* du Paraguay, on a fait attention au transfert de l'expérience accumulée, en vue de la prévention de problèmes découlant du rapport avec la société coloniale, par la recherche de l'autosuffisance économique et par l'exercice du gouvernement temporel dans un milieu isolé physiquement et juridiquement.

Voir Arqueologia histórica missioneira. Porto Alegre : EDIPUCRS, 1998 et Estruturação do espaço urbano nas missões ibéricas do Rio da Prata : uma síntese entre herança medieval, espaço urbano do barroco e a tradição dos indígenas guaranis. Porto Alegre : PUC-RS, 2006. À ce jour, des recherches archéologiques sont développées dans la même région par l'Universidade Regional Integrada do Alto Uruguai e das Missões. Je n'ai pas connaissance de recherches archéologiques conduites dans les missions de la Province jésuite du Brésil ou dans le Maranhão.

23. Petrone, Pasquale. *Aldeamentos paulistas*. São Paulo : Edusp, 1995, p. 230, qui fait référence aux études de Luís Saia.

24. *Ibid.*, p. 224 (les italiques sont miennes).

25. *Ibid.*, p. 226.

26. *Ibid.*, p. 229.

27. *Ibid.*, p. 232.

28. *Idem*, p. 236.

Selon la synthèse de Guillermo Wilde, la création d'un territoire missionnaire comprenait les étapes suivantes : prise de possession de terres (bois, fleuves et champs) par l'érection d'un étendard ; distribution de terres entre les caciques ; construction de l'église et des maisons du curé et des Indiens ; octroi de postes politiques et militaires et création de corporations d'artisans³¹.

Ainsi, lorsque Sepp fonde la mission de São João Batista, en 1687, plusieurs procédures ont déjà été établies, à partir d'une longue expérience accumulée. Le ton qu'il adopte dans le chapitre sur l'« Ichnographie ou plan de la future mission » – par exemple : « afin que les constructions ne s'éparpillent pas ça et là, sans ordre et en conflit avec les règles de l'art architectural, et qu'elles se correspondent, bien disposées, sur une longue série, j'ai divisé [...] » etc. – produit un effet d'inédit abusif.

La structure des établissements urbains et territoriaux

Si nous avons peu de données sur les premières structures urbaines et architecturales des *aldeamentos* au Brésil, les instructions données en 1609 par Diego de Torres à Giuseppe Cataldini et Simone Massetta sont claires en ce qui concerne l'importance attribuée à l'urbanisation et au programme architectural :

Le village doit s'organiser à la manière de ceux du Pérou ou comme il pourra plaire le mieux aux Indiens, et comme bien semble au Licencié Melgarejo, avec ses rues et ses quartiers, en accordant un quartier à chaque groupe de quatre familles indiennes, une parcelle de terrain à chacune ; et chaque maison doit avoir un petit potager ; l'église et la maison de V.R. doivent être sur la place, en accordant à l'église et à la place le terrain nécessaire pour un cimetière ; et la maison doit se placer à côté de l'église, de façon à ce qu'on passe par elle pour arriver à l'église ; celle-ci doit être construite peu à peu et au goût des Indiens, qui auront d'abord construit leurs maisons et une autre petite pour V.R., et une tonnelle qui serve à dire la Messe ; celle-ci sera dite quand je dirai de la dire³².

Les instructions ouvrent des espaces de négociation avec les Indiens, mais elles sont claires quant au besoin d'urbanisation des *aldeias* indigènes. En ce sens elles seront reprises par la définition d'une « réduction » donnée par Antonio Ruiz de Montoya, 30 ans plus tard : un espace où les Indiens passent de « leur ancienne manière » de vivre à de « grands villages et à une vie politique et humaine³³ ». Dans ce sens, elles rebondissent, à leur tour, les *Ordenanzas de Felipe II sobre descubrimiento, nueva población y pacificación de las Indias* (1573), § 111 : « (...) sans préjudice des Indiens et des natifs ou avec leur libre

31. Wilde G., *Religión y poder en las misiones guaraníes*, Buenos Aires : SB, 2009, p. 63.

32. Lozano P., *Historia de la Compañía de Jesús de la Provincia del Paraguay*. Tomo II. Madrid : en la Imprenta de la Viuda de Manuel Fernandez, y del Supremo Consejo de la Inquisición, 1755, p. 138.

33. Voir ci-dessus, n° 19.

consentement il faut faire le plan du lieu en le divisant par ses places, ses rues et ses lotissements à cordes et règles, en commençant depuis la grande place et à partir de celle-ci faire sortir les rues (...) » etc.

Ainsi, ce qui peut être identifié est l'évolution d'un modèle historique qui, en plus d'accumuler l'expérience de sa propre historicité (de l'« *aldeamento* à la *doctrina* et à la *reducción*), s'adapte aussi bien aux caractéristiques des populations indigènes (respectivement les Tupis, les Lupaças et les Guaranis) qu'aux dynamiques des sociétés coloniales voisines (selon qu'elles concernent des régions centrales ou périphériques et selon que nous prenons en compte l'arc chronologique dans lequel les missions se développent, de la moitié du XVI^e siècle à la moitié du XVIII^e siècle) ; sans mentionner les vicissitudes qui ont donné lieu à des déplacements des missions elles-mêmes.

Contrairement à la suggestion de Sepp, selon laquelle jusqu'à la fin du XVIII^e siècle il n'y avait pas de plan architectural commun, nous devons comprendre que son ichnographie renvoyait aussi bien « au mode du Pérou » qu'aux adaptations qui se sont développées au Paraguay, vus la situation périphérique de la région dans l'économie coloniale, les modes de vie des Guaranis³⁴ et l'environnement des *pampas*³⁵. Les modèles brésilien, péruvien et paraguayen peuvent se distinguer entre eux, selon la rigueur du critère adopté par le chercheur³⁶ ; malgré cela, un trait les unira toujours : l'histoire.

Ainsi, même si l'on n'observe que les églises des missions du Paraguay, trois étapes architecturales sont identifiables³⁷.

Entre 1609 et 1640, les églises étaient de simples chapelles couvertes de paille, dont les murs étaient en adobe (brique à base d'argile séchée au soleil, quelques fois mélangé avec de la paille ou du fourrage pour le rendre plus résistant), rarement en pierre avec, au sol, des carreaux crus et surtout de la terre battue.

34. Contrairement à ce qui s'est passé au Pérou, « où les Blancs ont trouvé une cellule économique fondamentale, la communauté, sur laquelle avant la conquête hispanique le travail productif était organisé à grande échelle (et la tâche du conquérant en plusieurs lieux se limite seulement à se superposer à cette communauté déjà existante) », au Paraguay l'économie a dû être organisée, tout comme de nouvelles habitudes ont dû être inculquées dans la population guarani. Garavaglia J. C., « Um modo de produção subsidiário: a organização econômica das comunidades guaranizadas durante os séculos XVI-XVIII na formação regional alto peruano-rioplatense. », in Gebran P. (coord. et trad.), *Conceito de modo de produção*, Rio de Janeiro : Paz e Terra, 1978, p. 249.

35. Par exemple, en ce qui concerne le régime des vents de la région, par lequel Sepp justifie également la structure planifiée de la mission de São João Batista, qui rendait plus difficile sa destruction par le feu.

36. Les jésuites Arnaldo Bruxel et Arthur Rabuske ont critiqué en ce sens leur coreligionnaire Serafim Leite. Montoya A. R. de, *Conquista espiritual feita pelos religiosos da Companhia de Jesus nas Províncias do Paraguai, Paraná, Uruguai e Tape*. Porto Alegre : Martins Livreiro, 1997, p. 35, n° 3.

37. Ici, je suis l'opinion de Levinton N., *op. cit.*, p. 25-102.

À partir de 1640, avec la diminution des attaques des *bandeirantes* paulistes, il y a une concentration territoriale et l'adoption d'un aspect urbanistique plus défini, avec des constructions permanentes, l'utilisation de bois traités et labourés, des toits de tuiles, des murs de terre, de boue séchée et pierre, l'utilisation du décor et l'augmentation de la taille de l'église, avec des frontispices et des tours.

Entre la fin du XVII^e siècle (c. 1685) et le XVIII^e, lorsque finalement on avance vers le Chaco (la dernière zone d'avancée missionnaire, au Paraguay), on adopte pour les églises un style baroque de matrice européenne : elles perdent en originalité, mais gagnent en monumentalité, ce qui est possible par la structure avec trois nefs, l'intégration de quelques piliers en pierre (rares, ainsi que la chaux, ce qui explique le choix préférentiel du bois), l'augmentation du décor, avec des autels solennels, des statues polychromées et des peintures. Le Supérieur général des jésuites Giovanni Paolo Oliva (1664-1681) distinguait les résidences, qui devaient refléter la modestie et la pauvreté, des églises, qui devaient viser le sublime, comme reflet de l'omnipuissance divine. Toutefois, depuis 1645, des instructions venaient régulièrement de Rome pour prévenir contre l'ostentation, jusqu'à ce qu'en 1714 un autre général, Michelangelo Tamburini (1706-1730) les qualifie de « palais dans le désert ».

Des vestiges archéologiques ont été retrouvés seulement pour la troisième étape³⁸. Ils correspondraient, *grosso modo*, à ce plan idéal attribué au père José Cardiel ou au père Sánchez Labrador (voir ci-contre).

Toute réduction adopte une configuration axiale, l'église au fond d'une avenue d'entrée se trouvant au sommet de la hiérarchie définie par cet axe.

La configuration axiale se complète dans le développement d'un noyau frontal qui intègre le Collège et la Résidence des Jésuites, le Temple et le Cimetière. Ce noyau principal sert de limite visuelle et donne de la forme au village, qui, de cette façon, ne peut s'agrandir que vers les trois autres directions. (...) Les variations que nous pouvons trouver sont plutôt liées aux catégories des éléments architecturaux (hôpital, *cabildo*, résidences des veuves (Cotiguazú), *tambos*, chapelles et petites églises, etc.) qu'à la distribution structurelle de la trame urbaine³⁹.

Selon l'anthropologue jésuite Bartomeu Melià, il y a aussi bien de l'imitation que de l'originalité dans le plan architectural des missions, avec une participation indigène continue qui donne lieu à des « détails particuliers et uniques qui échappent au dessin commun présumé », de sorte que « supposer la répétition mécanique d'un seul modèle dans tous les villages apporte plus de difficultés que

38. Pour la localisation et la date de fondation des missions du Paraguay, voir Maeder E. J. A., Gutiérrez R., *Atlas territorial y urbano de las misiones jesuíticas de guaraníes*, op. cit., p. 21.

39. Gutierrez R., *As missões jesuíticas dos Guaranis*, op. cit., p. 24 et 26, respectivement.

Photo 3 : reproduit *in ibid.*, p. 45. Les auteurs font observer que les ateliers sont séparés spatialement des zones contrôlées directement par les pères, ce que l'on n'a constaté sur aucun autre site archéologique. De plus, tous les éléments architecturaux représentés n'étaient pas présents dans toutes les missions. Finalement, le schéma exagère le nombre d'habitations, qui correspondrait à 950 familles ou à peu près 5 000 habitants, un nombre qui a été atteint, selon eux, seulement à Santos Reyes de Yapeyú, *ibid.*, p. 46. L'ensemble des réductions a atteint 150 000 habitants c.1730, étant réduit à 80 000 dans la période de déclin, entre 1750 et 1768, dans un territoire d'à peu près 100 000 km² (en plus des pâturages pour le bétail). Dans chaque village il y avait un minimum de 1 500 et un maximum de 7 000 habitants, mais quelques auteurs mentionnent des chiffres entre 300 et 8 000, et une moyenne de 3 000 personnes pour chaque réduction. Sepp, par contre, affirme que « chaque aldee compte entre six et huit mille âmes, un calcul faible, car les Indiens sont très fertiles » (*op. cit.*, p. 119). L'évolution de la population de São João Batista est décrite en *ibid.*, p. 49. Pour ce qui est des Jésuites, ils n'ont jamais été plus qu'une centaine (2 ou 3 par village) ; ils étaient 400 dans toute la Province du Paraguay, au moment de l'expulsion.

Légende de l'image : 1. Place ; 2. *Rolo* ; 3. Deux chapelles où les morts adultes sont veillés ; 4. Croix (il y en a quatre, aux angles des places) ; 5. Église, avec trois portes qui donnent sur la place et deux sur les côtés ; 6. Porte qui donne sur la cour des pères ; 7. Cimetière : zone des garçons ; 8. Cimetière : zone des filles ; 9. Cimetière : zone des adultes ; 10. Cimetière : zone des femmes adultes ; 11. Sacristie avec deux portes d'accès à l'église ; 12. Cour de la maison des pères ; 13. Logis des pères, comme ceux des collèges ; 14. Avant-réfectoire ; 15. Réfectoire ; 16. Bureaux des serviteurs et magasins du commun ; 17. Magasins où les armes étaient conservées, par ordre du roi ; 18. Chambre de musique et de danses pour la célébration des fêtes ; 19. Porte qui donne sur la cour ; 20. Porte d'entrée précédant la deuxième cour ; 21. Cour séparée de tout ; 22. Dépôts du commun du peuple ; 23. Jardin potager des pères ; 24. Maison des veuves (cotiguaçu).

d'éclaircissements⁴⁰ ». Selon l'architecte Lúcio Costa, par contre, il est indéniable qu'il existe un « modèle » ; selon l'architecte Ramón Gutierrez, « la typologie urbaine jésuite [est] réitérée, avec de rares variations dans les 30 villages⁴¹ ».

En prenant comme repère l'axe dessiné par la rue principale d'entrée de la mission qui débouche sur la place et, au fond, sur l'église, les éléments invariants du programme architectural jésuite peuvent être observés du dehors vers l'intérieur de la mission ou du centre vers ses abords. Le père Uriarte, par exemple, consacre plusieurs pages à la description de l'église de la mission de San Joaquín de Omaguas, avant de laisser place à une très brève description du plan du village⁴². Du point de vue des Indiens, par contre, malgré l'avancement du processus de leur transformation en « Indiens des missions », sans distinction ethnique, le père Sepp confirme, par d'innombrables anecdotes, qu'ils s'approprièrent plutôt les champs et l'intérieur de leurs demeures, en les utilisant à leur manière, que des espaces sacralisés restreints⁴³. Ainsi, suivant la proposition de cet article, je décrirai ces éléments invariants selon l'intention et l'échelle de valeurs du *programme*⁴⁴ et du *parti architectural*⁴⁵ jésuite, mais en soulignant les indices de mélange de *techniques*⁴⁶ et de modénature⁴⁷ européennes et indigènes, ainsi que les formes d'appropriation et d'utilisation de l'espace par leurs habitants⁴⁸.

Place (n° 1, sur le plan idéal, ci-dessus)

Située au bout de l'axe d'entrée et dans le centre de la mission, la place réunit les fonctions religieuses et civiles qui se trouvaient séparées dans les *Ordenanzas*⁴⁹

40. Melià B., Nagel L. M., « Urbanismo e arquitetura missioneira », in *Guaraníes y jesuitas en tiempo de las Misiones*. Una bibliografía didáctica. Santo Ângelo : URI, Centro de Cultura Misionera/Assunción : Cepag, 1995, p. 138. Norberto Levinton parle d'architecture « jésuitique-guarani », une architecture de « composition » résultante de « l'interaction culturelle », *op. cit.*, p. 7.

41. Gutierrez R., *As missões jesuíticas dos Guaranis*, *op. cit.*, p. 26. Selon Lúcio Costa, malgré les différences spatio-temporelles, les changements de formes, de matériaux et de techniques, il y a un « esprit » jésuite, un « style » qui ressort toujours et qu'il définit comme suit : « lorsque l'on parle de "style jésuite", ce que l'ont veut dire préférentiellement sont les compositions plutôt renaissantes, plus modérés, régulières et froides, imprégnées encore de l'esprit sévère de la Contre-réforme », « A arquitetura dos jesuítas no Brasil », *Ars*. São Paulo : année 7, n° 16, p. 129.

42. Uriarte M. J., S.J. *Diario de un misionero de Maynas*, Iquitos, IIAP-CETA, 1986, p. 166-172.

43. *Op. cit.*

44. Soit les finalités de l'architecture et les besoins de nature fonctionnelle à satisfaire.

45. Soit de quelle manière, avec l'utilisation de quelle technique, les déterminations de ce programme ont été traduites.

46. Soit les matériaux et les systèmes de construction adoptés.

47. Ou *comodulation*, soit les qualités plastiques de la construction.

48. Où il importe d'observer également, lorsque cela est pertinent, les impositions du milieu physique.

49. Dans les *Ordenanzas*, § 118 : « Dans des parties du village, des places plus petites doivent être formées selon une bonne proportion où les temples de l'église majeure, les paroisses

de 1573. Son utilisation était intensive ; la sortie vers le travail s'y organisait quotidiennement, mais il y avait aussi des jeux, des chants, des danses, des processions, de la catéchèse et de repas collectifs ; c'était également sur la place qu'on faisait justice. Le temple, le *cabildo*, le collège, les ateliers, les demeures des caciques, les chapelles, le cimetière se trouvaient aux abords de la place. Des croix se plaçaient aux angles et/ou au milieu de la place.

Église (n° 5)

L'église se situe au fond de la place. Elle a eu comme modèle la basilique paléochrétienne, mais a intégré et adapté la technique constructive de « l'ocaguaçu » indigène, en remplaçant l'atrium par la place et en insérant éventuellement un escalier d'accès (car l'église se situe toujours sur la partie la plus élevée de la réduction), en procurant ainsi une expérience d'ascension⁵⁰. Les galeries latérales semi-couvertes constituent également des espaces de transition, réservés à l'apprentissage de la doctrine. Il en va de même pour le portique, un autre espace de transition par lequel seuls les convertis baptisés pouvaient traverser. Ainsi aux débuts de la mission, le baptistère avait-il un accès indépendant de l'église.

Le plan en croix était le modèle ordinaire, mais on revient au « plan basilical depuis la construction de l'église type de la Compagnie de Jésus, à Rome. L'édifice redevient rectangulaire, avec une nef principale et deux nefs latérales, destinées à faciliter la circulation des fidèles⁵¹ ». Pour ce qui est de sa taille, le Provincial Laurencio Rillo (1727-1728) a légué le précepte suivant : « (...) ses mesures ne pourront dépasser celles de l'église de San Nicolás ou de celle de San Ignacio Guazú, qui serviront de norme afin qu'il n'y ait pas d'excès (...) »⁵².

Norberto Levinton souligne l'élément fondamental de ce qu'il désigne « architecture de composition jésuitique-guarani » : la colonne fourchue/fourchée, remplacée plus tard par des piliers de pierre. Mais il y a aussi de l'influence arabe dans l'utilisation des poutres et dans le décor de l'église du Jésus, par exemple. Dans l'église de Trinidad, une frise avec des anges musiciens montre des instruments européens et indigènes. Les pierres n'ont pas retenu les peintures qu'y ont été faites : en général, un fond blanc orné en vert, rouge et doré. Un autre élément

et les monastères doivent être édifiés, de façon à ce que le tout soit distribué selon une bonne proportion pour la doctrine. » Et, au § 119 : « Pour le temple de l'église majeure, la paroisse ou le monastère, on doit affecter les premiers terrains après les places et les rues, pour tout un pâté de maison, de façon à ce qu'aucun autre édifice ne leur soit contigu, sauf en ce qui concerne leur commodité et leurs ornements. »

50. Au Brésil, Lúcio Costa décrit des églises comportant presque toujours une seule nef, mais il distingue quatre types (partis) différents : 1. Santo Antônio et Voturuna (SP) ; 2. Minas Gerais ; 3. Olinda (PE), Séminaire de Belém de Cachoeira (PA), Vinhais (MA) et Socorro (SE) ; 4. São Luís (MA), Collège de Salvador (BA), São Paulo de Paratininga (sic) et Belém do Pará, *op. cit.*, p. 142-3.

51. Kern A. A., *Estruturação do espaço urbano nas missões ibéricas do Rio da Prata*, *op. cit.*, p. 11.

52. *Apud.* Levinton N., *op. cit.*, p. 75.

de composition est le toit élevé, percé d'orifices sur les appuis latéraux qui créaient une aération et permettaient une meilleure adaptation aux conditions climatiques du territoire.

Cloître (n° 12)

Situé à côté de l'église, le cloître constitue une barrière : ses limites sont infranchissables, sauf pour les évêques de l'Église ou les gouverneurs espagnols. En général, il s'agit d'une cour carrée, avec un jardin intérieur entouré de galeries en véranda, couvertes de tuiles. Son espace peut être partagé avec le collège, fréquenté seulement par des garçons catéchumènes.

Résidence des Jésuites (n° 13)

Toujours au fond de l'espace construit, la résidence des Jésuites peut éventuellement comporter aussi une salle d'armes, en plus d'une salle de lecture et une bibliothèque (décrites dans presque tous les inventaires de 1768), un réfectoire, une cave (destinée à la conservation des aliments), une cuisine et des cellules « où les deux ou trois pères et les jeunes Indiens qui les servent dorment ».

Ateliers artisanaux (non identifiés sur le plan ci-dessus)

Situés également dans le fond, « les ateliers étaient à la fois un lieu de travail et une école où les enfants apprenaient un métier⁵³ ». Le père Antônio Sepp rapporte les différents métiers existants dans le village de São João Batista, exercés par des néophytes Guaranis, parmi lesquels il relève des charpentiers, tuiliers, constructeurs, armeurs, sculpteurs, peintres, tailleurs de pierre, carreleurs et des ouvriers pour la fabrication de carreaux, des boulangers, cuisiniers, infirmiers, cordonniers, tanneurs, potiers, tourneurs, tonneliers et fabricants d'instruments musicaux.

Les ateliers qui développaient des activités insalubres ou dangereuses, par contre, comme les travaux avec les graisses, le cuir, le broyage etc. se situaient à une certaine distance de la réduction.

Infirmierie (non identifiée sur le plan)

Elle se situe, quand elles existent, dans le même ensemble de bâtiments. Dotée d'un petit jardin pour les plantes médicinales, l'infirmierie constitue un secteur également fermé.

Cimetière (n° 7-10)

On le trouve à côté de ce grand ensemble, toujours dans la partie arrière de la mission. Il n'y a pas d'urnes funéraires guaranis avec des morts en position fœtale : les enterrements obéissent au rituel chrétien⁵⁴. Le cimetière est divisé en

53. Gutiérrez R., Viñuales G. M., « L'architecture au Paraguay », in Gutiérrez R. (dir.), *L'art chrétien du Nouveau Monde*, op. cit., p. 381.

54. Kern A., *Estruturação do espaço urbano nas missões ibéricas do Rio da Prata*, op. cit., p. 25.

quatre parties distinctes pour les hommes, les femmes, les garçons et les filles ; les caciques pouvaient être enterrés à l'intérieur de l'église.

Cotiguaçu (n° 24)

Situé dans un angle proche, à portée de vue des pères, le *cotiguaçu* est une résidence pour les veuves ou pour les épouses d'Indiens qui avaient abandonné temporairement le village.

Le *cotiguazú* était non seulement un lieu de vie, mais il abritait également les ateliers textiles et parfois l'école pour les métiers féminins. Dans certains villages, sa construction est survenue en dernier, ce qui explique qu'il soit un peu excentré⁵⁵.

Jardin potager (n° 23)

Il est situé derrière l'église, le cimetière et les édifices qui entourent le cloître et la cour des artisans. Le verger, le potager et le jardin servent également pour l'acclimatation de plantes européennes.

Une variation substantielle par rapport à la ville hispanique, la mission jésuite ne peut s'agrandir qu'en trois directions : derrière l'ensemble église-collège-résidence-ateliers-cimetière, le potager est une limite physique, visuelle et fonctionnelle, dans la mesure où il délimite la zone publique (place), la semi-publique (collège) et la privée (résidence, potager des pères). Le jardin potager fonctionne également comme une zone de transition, ordonnée et cultivée, avant la forêt.

La transition entre la place et la campagne environnante se faisait en plusieurs étapes qui allaient de l'urbain au suburbain, puis des zones cultivées à la forêt vierge. Il faut y ajouter de grands pâturages pour le bétail (qui fournissait à la ville viande, cuir et graisse) et des régions reculées où les villageois allaient cueillir des fruits. Tout ce territoire était contrôlé grâce à des postes répartis sur toute la zone rurale, les communications se faisant par un réseau de chemins et surtout de cours d'eau (...) Les routes étaient ponctuées d'éléments religieux comme des calvaires ou des ermitages, jalonnant les itinéraires des voyageurs qui pouvaient même parfois trouver du refuge dans les alentours⁵⁶.

Habitations indigènes (non identifiées par des chiffres)

Les trois autres parties de l'espace urbain de la réduction sont occupées par les habitations indigènes.

À l'origine, les jésuites avaient choisi de respecter la tradition guarani qui voulait que la famille partage une grande maison communautaire : chaque épouse vivait avec ses enfants dans une partie de la maison, délimitée par des cloisons en cuir (généralement, chaque groupe occupait l'équivalent d'un lance d'édifice). Progressivement, avec l'abandon de la polygamie, les maisons furent divisées en plusieurs pièces individuelles. Finalement, bien que la pierre et les tuiles aient été adoptées pour la construction, l'organisation architecturale des Guaranis resta perceptible, même dans les dernières maisons édifiées.

55. Gutiérrez R., Viñuales G. M., « L'architecture au Paraguay », *op. cit.*, p. 383.

56. *Ibid.*, p. 358.

Cette enfilade de pièces était entourée de galeries qui procuraient de l'ombre et protégeaient des pluies tropicales. Ce péristyle était le lieu privilégié de la vie familiale, qui se prolongeait à l'extérieur, dans la rue sur laquelle donnaient les pièces de la maison ⁵⁷.

Norberto Levinton affirme qu'à la clôture faite de bambous attachés avec la liane des Guaranis, les Jésuites ont ajouté de la boue pour construire les murs. Après, on aurait remplacé le bambou par du bois coupé (mur français ou torchis, selon la nomenclature de l'époque), ensuite par l'adobe et finalement par la pierre – ce qui, là encore, nous signale une chronologie. Le bois et la pierre n'étaient cependant pas abondants, et il manquait de la chaux pour travailler la pierre. Pour les unir, on utilisait le *ñau*, un matériau argileux d'une haute plasticité décrit par le père Sánchez Labrador dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, qui, par contre, remplissait des espaces sans procurer la même rigidité de la chaux. À cela on a ajouté le toit à deux eaux et la couverture pour les vérandas, qui protégeaient les murs de boue séchée contre le soleil et l'action des pluies.

Après une longue transition ⁵⁸, les constructions de 60 × 6 mètres, dont l'intérieur était encore occupé et vécu selon les coutumes indigènes, ont finalement été divisées en 6 à 12 cellules géminées, à l'origine des habitations qui mesuraient 5 × 6 mètres destinées à des familles nucléaires, avec une porte d'un côté et une fenêtre de l'autre. Le sol était en terre battue, les murs en « taipa » (murs de boue séchée, pressée entre des structures en bois ou bambou entrelacé), en carreaux ou en pierre, le toit en tuiles. Il est probable qu'on cuisinait dans les galeries ou dans le péristyle des maisons (dans quelques missions, il y a des vestiges de galeries péricentrales couvertes) et qu'on y mettait aussi les hamacs, alors que la chambre était utilisée comme un garde-manger ou un dépôt. Mais Sepp décrit que tout était fait à l'intérieur de l'habitation.

De la documentation on peut inférer également l'existence de « quartiers », en fonction des lignes de parenté ou de la provenance ethnique des Indiens incorporés à la réduction, en gardant une proximité physique avec leur cacique, même s'ils ne se distinguent pas par des formations architecturales particulières ⁵⁹.

57. Gutiérrez R., Viñuales G. M., « L'architecture au Paraguay », *op. cit.*, p. 383.

58. Selon Norberto Levinton, Cayetano Bruno et Ramón Gutierrez, la transition avant l'adoption du nouveau système de logement a duré près d'un siècle : « la demeure indigène et la demeure des missions se sont inscrites dans deux systèmes de signification différentes, (...) il y a eu un processus de transition dans le passage d'un système à l'autre composé de continuités et de ruptures par lequel le concept de vie privé prédominant a été la conséquence d'une interaction culturelle jésuitique-guarani », Levinton N., *op. cit.*, p. 12.

59. « Dans chaque village il y a plusieurs tribus qui se distinguent par leurs noms, Santa Maria, San José, San Ignacio, etc. ; huit ou dix, selon le nombre d'habitants. » Cardiel J., *Historia del Paraguay desde 1747 a 1767*. Wilde A. G., *op. cit.*, p. 67, qui commente : « Lorsque l'on déplace l'identification du groupe vers l'univers domestiqué des images chrétiennes on dote le groupe d'une représentation permanente et plus stable que la traditionnelle, liée à un leader et à une famille particulière qui, d'un moment à l'autre, pouvait s'éteindre. De l'autre côté, on peut supposer que l'identification avec un saint faisant partie stable d'un « panthéon » renforce la sujétion d'un groupe à un village, en réduisant ses capacités de mobilité », *idem*.

Photo 4 : candelária. Plan architectural de la mission in *Descriptio oppidi beatae mariae virginis a Candelaria apud indos guaranos*, publié par le père Peramás à Faenza, 1793.

Le modèle décrit jusqu'ici peut être vérifié sur trois exemples, pour lesquels nous disposons aussi bien de vestiges archéologiques et d'images de l'époque : Candelária, São João Batista et São Miguel.

Tambo (non identifié)

Le *tambo*, mot d'origine quéchua (*tampu*) qui peut signifier hostellerie, se situe à l'écart de l'ensemble architectural. Seules les réductions implantées à proximité de routes principales en possédaient, car ils étaient destinés à abriter des voyageurs et des visiteurs non religieux, dont le temps de permanence autorisé était de trois jours au plus. Le *tambo* est un indice de l'isolement de la réduction par rapport à la société coloniale.

D'autres éléments architecturaux

Hors plan urbain, les abattoirs sont généralement installés derrière le jardin potager. Dans la périphérie, on peut trouver de petits moulins à sucre, des ateliers de poterie, de tuilerie, des entrepôts, des moulins et des fours de panification, des cuisines, des magasins des provisions et de grains, des dépôts en tous genres, des fours de carreaux, des fonderies de métaux, éventuellement aussi une typographie, un système d'eau courante et de réfrigération, des fontaines, des laveries, des bains, des cloaques, des systèmes d'irrigation.

Photo 5 : mission de São João Batista. Dessin polychrome du XVIII^e siècle.

Photo 6 : São Miguel. Plan architectural de la mission réalisé en 1756 par des membres de l'armée portugaise. Les trois images, largement reproduites, se trouvent également chez Maeder E. J. A. et Gutiérrez R., *Atlas territorial y urbano de las misiones jesuíticas de guaraníes*, op. cit., p. 64, 50 et 52, respectivement.

Arno Kern observe que :

Dans les missions la défense n'est pas assurée par des murs en pierre, et elles n'existent ni dans les levés topographiques, ni dans la documentation iconographique. Il existe seulement un long mur autour du jardin potager, destiné plutôt à protéger les rares espèces européennes qui y sont cultivées du bétail et des animaux sauvages. La défense de l'ensemble est assurée par les troupes et la cavalerie de la milice indigène ⁶⁰.

Il faut souligner finalement la modénature et les décors réalisés par des artisans européens de provenance variée établis dans les régions de mission (comme Lúcio Costa affirme que cela est la règle générale, au Brésil) ou par des artisans indigènes. Ils constituent finalement le principal espace d'expression indigène, au-delà des usages sociaux des espaces intérieurs d'habitation et des champs entourant les missions.

Hierarchie des espaces et des gens

Le programme architectural jésuite distingue clairement, pour l'Indien, les espaces de *culte* (l'église avec un chœur et une sacristie), de *travail* (salles de cours, ateliers et champs) et de *résidence* (habitations des Indiens). Dans la spécialisation de ces fonctions on vise à réaliser ledit assemblage sacramentel, moral et politique – partiellement limité dans le programme jésuite brésilien (en excluant, donc, les Sept peuples des missions) dans la mesure où, selon Lúcio Costa, il « ne comportait pas les tracés urbanistiques intégraux des missions de la Province du Paraguay ⁶¹ ». La séparation des sphères politique, morale et divine est le moyen qui a permis de les réintégrer dans un ordre différent de celui pratiqué par l'Indien, avant le contact avec les missionnaires. Le microcosme de la réduction contenait des parcours communs à tous les Indiens, mais également des parcours initiatiques et des endroits restreints ou interdits (selon le genre, l'âge, la position sociale de l'individu, la formation religieuse). Il intégrait ainsi des étapes successives d'incorporation qui devraient être franchies par l'Indien – travail, civilisation et conversion – et qui culminaient dans l'ascension à l'église et dans l'accès aux espaces restreints. Ce programme architectural a permis la déconstruction et ensuite la reconstruction de la culture indigène dans un nouveau sens, le sens chrétien, en attribuant de nouvelles valeurs à chaque instance (politique, morale et spirituelle).

Le programme architectural des missions restituait quotidiennement cette articulation, en induisant à un parcours qui, depuis les champs, les résidences et les zones de travail et d'apprentissage, culminait dans l'accès à l'église (après une ascension de 18 degrés, dans le cas exemplaire de l'église du Corpus Christi).

60. Kern A., *Estruturação do espaço urbano nas missões ibéricas do Rio da Prata*, op. cit., p. 8.

61. Costa L., op. cit., p. 131.

Dans les champs environnants, la terre était divisée en *abambaé* (terre de l'homme) et *tupambaé* (terre de Dieu), ce qui suppose l'existence de la coercition (Sepp : « avec des gourdins » ou des « racles ») pour obliger l'Indigène à un sur-travail.

L'excédent économique, fruit du travail des Indiens dans le *tupambaé*, a deux destinations fondamentales : 1^{er}) la consommation éventuelle par un secteur des producteurs directs ou de la couche bureaucratique indigène ; 2^e) la commercialisation en dehors du domaine de la communauté. Cette commercialisation extérieure est manifestement conduite par la Compagnie de Jésus, qui de cette façon réalise les bénéfices de l'excédent dans les noyaux urbains mercantiles. Pour cela, la Compagnie possède un réseau de commercialisation et d'échange approprié, en opérant fondamentalement à partir des *Oficios*⁶².

Pour le travail dans les champs, ainsi que pour les milices, on désignait « les Guaranis qui ne présentaient aucune habileté dans aucun métier », lesquels « recevaient la dénomination en guarani de “aba guaipi” ou “aba ni”, qui signifiait “homme commandé ou serviteur, homme inoccupé et sans valeur”⁶³ ». Selon le père José Manuel Peramás, cette distinction était marquée également par les vêtements, qui avaient la finalité de « distinguer entre elles les différentes classes sociales (...) afin de conserver le lieu qui leur correspond⁶⁴ ».

Ainsi, le programme architectural jésuite suppose deux principes organisateurs des pratiques sociales des espaces, à partir de la spécification de ses fonctions : division du travail et hiérarchie⁶⁵. De l'*aba guaipi* à l'apprenti d'un métier et au servant ; du païen au néophyte et au converti, il y a toute une échelle⁶⁶.

Or, si nous revenons au Brésil, lieu d'origine du modèle de la réduction, nous trouvons les mêmes directives de base du programme architectural, mais dans

62. Garavaglia J. C., *op. cit.*, p. 257. Le produit le plus commercialisé a été le maté, mais également le cuir de bœuf, les tissus, le tabac, le sucre, le miel etc.

63. Neumann E., *O trabalho guarani missioneiro no Rio da Prata colonial, 1640-1750*, Porto Alegre : Martins Livreiro, 1996, p. 60.

64. Peramás J. M., *La república da Platón y los guaraníes* (1791), Buenos Aires : Emecé, 1946, p. 147.

65. La centralité et la primauté sont déterminées par les activités religieuses : église, cloître, résidence des Jésuites, situés au fond de la place. Ensuite, l'espace occupé par les leaders indigènes, dans les habitations proches de la place. Par la suite, les espaces de travail : ateliers, infirmerie, jardin potager. Aux abords de cet ensemble se situent les habitations des Indiens. À l'extérieur, finalement, il y a les petites exploitations agricoles (*chácara*, terme d'origine quéchua).

66. Mais il s'agit d'un parcours limité : l'ordination sacerdotale a été refusée aux Indiens avant même la moitié du XVI^e siècle, Lundberg M., « El clero indígena en Hispanoamérica: de la legislación a la implementación y práctica eclesial ». EHN, 38, jan.-juin. 2008, p. 41. Selon l'interprétation de Jean-Paul Duviols, « l'Église et par conséquent les Jésuites ont fermé aux Indiens les chemins de la connaissance européenne, en instituant le guarani comme langue générale des Missions, ne jugeant pas opportun d'enseigner à leurs élèves la langue des dominants ». Duviols J.-P., « Les Jésuites et les Indiens du Paraguay. “Le joug suave de l'Évangile” », in Molinié A. ; Merle A. ; Guillame-Alonso A. (dir.), *Les Jésuites en Espagne et en Amérique*. Paris : PUPS, 2007, p. 330.

le cadre d'un scénario notablement différent : tant que le Paraguay a rencontré une période d'une tranquillité relative dans la deuxième moitié du XVII^e siècle et pendant la première moitié du XVIII^e siècle, à l'époque où les Jésuites ont pu développer leurs missions (ce qui correspond aux deuxième et troisième étapes architecturales décrites ci-dessus), ses coreligionnaires dans l'Amérique portugaise connaissaient des périodes d'une grande tension, avec des révoltes qui ont culminé dans des menaces d'expulsion ou des expulsions effectives, à São Paulo (1640-1653, 1682) et dans le Maranhão (1655, 1661-1662, 1684). Car celles-ci étaient des régions qui jouaient encore le rôle géopolitique de zones de frontière ; elles constituaient des ponts vers le *sertão*, où on allait se procurer de la main-d'œuvre indigène pour l'économie coloniale ou encore, au nord, des zones de contention des prétentions espagnoles, hollandaises, françaises et anglaises. Par contre, depuis la fin du XVII^e siècle, plusieurs privilèges des Jésuites ont été abolis, aussi bien en ce qui concerne les entrées dans le *sertão*, que le droit de tutelle des Indiens des *aldeamentos* : dans les mêmes années où les Sept peuples des missions étaient fondés au Paraguay⁶⁷, les « Lois d'Administration du sud » (1694) accordaient la gestion temporelle des Indiens des *aldeamentos* à des particuliers, tandis que des lois complémentaires au Règlement des Missions (1686) divisaient les *aldeamentos* royaux situés au Maranhão et Grão-Pará avec d'autres ordres religieux outre les Jésuites, surtout dans les zones de frontière du versant nord du fleuve Amazone⁶⁸.

L'instabilité constante provoquée par cette dynamique géopolitique et économique, ainsi que par la législation qui lui donnait support, a empêché, au Brésil, la réalisation d'une œuvre plus permanente et remarquable, du point de vue matériel, comme celle qui s'est développée au Paraguay. Le principal facteur de cette différence peut être trouvé dans le schéma proposé par Celso Furtado⁶⁹ : à partir du milieu du XVII^e siècle, on a vérifié dans l'Amérique hispanique le déclin de la production minière avec le relâchement consécutif de la pression sur la population indigène, qui a repris sa croissance et a amélioré ses conditions de vie, et avec l'affaiblissement, corollaire, des liens entre les régions, dont l'interdépendance s'est réduite ; dans l'Amérique portugaise, cette même période a été marquée, au début, par une dépression économique, avec des stratégies compensatoires d'intériorisation de la colonisation, ce qui a augmenté la pression sur la population indigène ; ensuite, au XVIII^e siècle, la formation d'un pôle producteur

67. São Nicolau, fondée en 1626, mais transférée en 1687 ; São Miguel, fondée en 1632, mais transférée en 1687 ; São João Batista, 1687 ; São Borja, 1690 ; São Lourenço, 1691 ; São Luís Gonzaga, 1687 ; Santo Ângelo, 1707. Les missions de Moxos (1684) et Chiquitos (1691) ont été également fondées à cette époque-là.

68. Voir sur ces évolutions Carlos Zeron, *Da farsa à tragédia : Vieira na guerra de facções nacionais*, in *Antônio Vieira (1608-1697). Perspectives de la recherche actuelle*, éd. P. A. Fabre, Ilda Mendes, Carlos Zeron, Paris Champion, 2015.

69. *A economia latino-americana. Formação histórica e problemas contemporâneos*. 4^e éd. São Paulo : Companhia das Letras, 2007, p. 72-73.

d'or et de diamants (Minas Gerais, Goiás, Mato Grosso) a accéléré le peuplement d'origine européenne et la formation d'un marché articulatoire des différentes régions du pays, sur lequel les Indiens ont joué un important rôle, notamment en ouvrant des chemins et en transportant des marchandises, « car seulement lui [le peuple indigène] sait sillonner le sertão et naviguer les fleuves ⁷⁰ ». Le processus colonial en Amérique portugaise est inversé ⁷¹, s'il est comparé à l'Amérique de colonisation espagnole sous ces aspects, et a connu des conséquences également distinctes et inversées pour les populations indigènes respectives et pour les possibilités de développement des missions.

L'expression matérielle de ces différences est évidente, comme l'on peut observer dans les églises des *aldeamentos* paulistes :

Que ce soit avec des temples anciens, comme celui de São Miguel, lequel, semble-t-il, a été reconstruit en 1622, et a survécu jusqu'à nos jours aux prix de crises successives, ou celui de Carapicuíba, qui dans sa version actuelle daterait de 1736, ou encore celui d'Embu, probablement du début du XVIII^e siècle, avec son aspect actuel ; que ce soit avec des temples successivement remplacés, comme celui de Pinheiros, lequel avec « une église très belle à l'extérieur, mais également très petite », au début du XIX^e siècle, et aujourd'hui ne conserve plus rien du passé, ou celui de Barueri, toujours mal entretenu, de telle manière qu'il a dû être réédifiée en 1783, par exemple, ou encore celui d'Escada, qui arrive à nos jours suite à de nombreuses réparations et réédifications ; en fait, dans tous les *aldeamentos*, l'église a toujours été le principal édifice. Si à plusieurs reprises elle se présentait ruinée ou décadente, cela traduisait le fait qu'elle était l'expression même de la ruine et de la décadence de l'*aldeamento* ⁷².

La différence peut également être observée dans la démographie des Indiens maintenus dans les *aldeamentos* paulistes après la découverte de métaux précieux à l'intérieur de la capitainerie marquée par une forte disparité entre les genres : le manque remarquable d'hommes en âge productif avait comme contrepartie la prédominance de gens âgés, d'enfants, de veuves et de femmes mariées avec des maris absents ⁷³.

Certes, pour expliquer le déclin démographique des *aldeamentos*, il est nécessaire de prendre aussi en compte le facteur épidémique :

L'épidémie des petites véroles, en 1720 et l'autre encore plus sérieuse en 1724, celle de la rougeole en 26, et encore une fois la variole en 30 et 31, et après, avec de brefs intervalles, en 37, en 44, en 46, en 49, pour en rester seulement à la première moitié du siècle, sont suffisantes pour surabondamment montrer que le plateau pauliste n'était pas réfractaire à la calamité ⁷⁴.

Et les famines générales s'ajoutaient toujours aux épidémies.

70. Représentation de la Chambre de São Paulo au gouverneur de la Capitainerie, en 1726.

71. Furtado C., *op. cit.*, p. 72.

72. Petrone P., *op. cit.*, p. 229.

73. *Ibid.*, p. 257-261.

74. Holanda S. B. de, « Movimentos da população em São Paulo no século XVIII », *Revista do Instituto de Estudos Brasileiros*, São Paulo : IEB/USP, 1966, p. 77.

Photo 7 : reproduite in *ibid.*, p. 228.

Photo 8 : Veigl F. X., *Gründliche Nachrichten über die Verfassung der Landschaft von Maynas in Süd-Amerika bis zum Jahre 1768*, Nürnberg, 1798, p. 620. Je remercie Karl Heinz Arenz et à Ione Aparecida Martins Castilho Pereira de m'avoir fait connaître cette image.

Lorsque ces épidémies ont touché le Paraguay, entre 1733 et 1738 et, ensuite⁷⁵ en 1765, la diminution démographique a été considérable (une réduction de la population de moitié, ou à peu près), mais elle n'a pas engendré une disparité entre les genres, et les réductions s'étaient rétablies avant l'expulsion des Jésuites et les guerres des Guaranis.

Ainsi, la reprise du programme architectural développé en Amérique hispanique dans son lieu d'origine, la capitainerie de São Vicente, bien qu'elle ait induit au dépassement du modèle de dispersion initial⁷⁶, a trouvé une expression fonctionnelle similaire, mais adaptée à des dimensions sensiblement plus petites, comme l'on peut observer dans une iconographie récente du village de Carapicuíba, aux alentours de São Paulo, ou dans un village de l'Amazonie au XVIII^e siècle.

Carlos ZERÓN
 Université de Sao Paolo
 zeron@usp.br

Mission et espace missionnaire Les bases matérielles de la conversion

Le destin des réductions jésuites de l'Amérique portugaise (XVI^e-XVIII^e siècles) dans la pensée politique et religieuse européenne jusqu'au XIX^e siècle et à la revendication socialiste du modèle, a progressivement fait de ces réductions des constructions utopiques, déplacées d'un discours dans l'autre et qui ont finalement perdu dans cette aventure idéologique leurs bases matérielles. Ce sont ces bases que l'auteur retrouve ici, en s'appuyant évidemment sur les apports nombreux de l'archéologie coloniale, qui a recherché les traces de ces immenses implantations territoriales et de ces créations urbaines ex nihilo ; mais il va au-delà en montrant comment les conceptions architecturale et urbanistique de ces réductions, dont on retrouve des structures communes dans toute l'Amérique portugaise, est une partie intégrante et déterminante du projet civilisationnel et évangélique qui les anime.

Mots-clés : aldeamentos, réductions jésuites, programme architectural jésuite, São Paulo, Pérou, Paraguay, Gian Paolo Oliva.

75. Neto M., *A utopia possível : missões jesuíticas em Guairá, Itatim e Tape, 1609-1767, e seu suporte econômico-ecológico*. Brasília : FUNAG, 2012, p. 30 e 63-64.

76. Petrone P., *op. cit.*, p. 224 (passage cité ci-dessus, note 24).

Mission and missionary space

The material basis of conversion

The fate of the “Jesuit reductions” in the european political and religious thought has evolved between the time of Portuguese America (16th-18th century) and the 19th century, the socialist claim of this model: these “reductions” or “missions” have progressively come to be considered as utopic constructs, switching from a discourse to the other, until loosing, in this ideological journey, their material basis. It is this basis that I wish to retrieve here, taking ground on the numerous contributions of a colonial archeology that has searched for the traces of these immense territorial settlements and ex-nihilo urban creations. But I want to go further, by showing how the architectural and urban-planning conceptions of these reductions, which all have a common structure throughout Portuguese America, form an integral – and critical – part of the civilizational and evangelical project that animates them.

Key words: aldeamentos, jesuit reductions, jesuit architectural programme, Sao Paulo, Peru, Paraguay, Gian Paolo Oliva.

Misiones y espacio misionero

Las bases materiales de la conversión

El destino de las reducciones jesuitas de la America portuguesa (XVI^e-XVIII^e siglos) en el pensamiento politico y religioso europeo hasta el siglo XIX y la apropiación socialista del modelo, a progresivamente hecho de estas reducciones construcciones utopicas, desplazadas de un discurso al otro y que por fin perdieron en esta aventura ideologica sus bases materiales. Estas bases, quizo el autor descubrirlas de nuevo aqui, evidentemente apoyandose sobre los aportes muy importantes de la archeologia colonial, que buscó los razgos de estas inmensos fundos y de estas creaciones urbanas ex-nihilo; pero va más allá, mostrando como las concepciones arquitectural y urbanistica de estas reducciones, cuyas estructuras comunes se encuentran en toda America portuguesa, es parte integrante y determinante del proyecto civilisacional y evangélico que las lleva.

Palabras clave: aldeamentos, réducciones jesuitas, programa arquitectónico jesuita, Sao Paulo, Perú, Paraguay, Gian Paolo Oliva.